



HAL
open science

Serge Bouez, Réciprocité et hiérarchie. L 'alliance chez les Ho et les Santal de L'Inde. (Compte-rendu)

Gérard Toffin

► **To cite this version:**

Gérard Toffin. Serge Bouez, Réciprocité et hiérarchie. L 'alliance chez les Ho et les Santal de L'Inde. (Compte-rendu). L'Homme - Revue française d'anthropologie, 1986. hal-00589551

HAL Id: hal-00589551

<https://hal.science/hal-00589551>

Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Haimendorf lui reprochera peut-être d'exagérer la différence entre le monde des croyances hindoues et le système des représentations tribales, celle des Gond en particulier. En 1979, il nous avait offert une belle contribution à l'étude de l'univers religieux de cette tribu. C'est M. Yorke, son assistant, qui donne ici un aperçu de cette différence : les Gond seraient, par leur intégration dans le système des castes et leur adhésion plus ou moins consciente à l'hindouisme, passés d'une dichotomie soi/les autres à l'intériorisation des valeurs hiérarchiques propres à la société dominante (chap. 7). On constate ainsi une contamination des idées de pureté rituelle : de supérieurs qu'ils étaient dans un monde tribal où ils vivaient entourés de leurs dépendants, les Gond sont devenus des inférieurs dans le monde hindou.

Pour montrer à quel point les contacts avec la société des castes furent néfastes à la plupart des tribus de l'Andhra Pradesh, C. von Fürer-Haimendorf donne un contre-exemple : les Apa Tani de l'Arunachal Pradesh, petit État indien situé au nord de l'Assam. Cette population tribale, bien protégée, n'a pas subi comme ses lointaines cousines d'Andhra l'agression des prédateurs hindous, pour la plupart marchands ou usuriers. Les Apa Tani ont donc pu mettre pleinement à profit les aides du gouvernement central et ont réalisé d'importants progrès technologiques et économiques. Certes, on aurait aimé que ce passage fût plus documenté, notamment en ce qui concerne le rôle des missions chrétiennes en matière d'éducation.

A la lecture de ce livre à la fois captivant et désespéré, une conclusion s'impose : dans le cas des tribus, l'hindouisation, lorsqu'elle est subie par des groupes dominés économiquement, tend à provoquer chez ceux-ci un sentiment d'infériorité, lui-même reflet des préjugés de la société hindoue à l'égard des populations aborigènes de l'Inde.

Marine Carrin-Bouez

*Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparative
Université de Paris X-Nanterre*

Serge BOUEZ, *Réciprocité et hiérarchie. L'alliance chez les Ho et les Santal de l'Inde*. (Publié avec le concours du CNRS et de l'université de Paris X.) Paris, Société d'Ethnographie, 1985, 232 p., annexes, bibl., fig., tabl., h.t., cartes (« Recherches sur la Haute Asie » 7).

En entreprenant l'étude des systèmes de parenté des populations de langue « munda » en Inde, S. Bouez a choisi un sujet difficile. Ces groupes (Ho, Munda, Birhor, etc.) présentent deux difficultés majeures : 1) ils possèdent des terminologies de parenté apparemment hétérogènes, où éléments « iroquois » et « hawaïens » sont inextricablement imbriqués ; 2) leur système clanique repose sur des principes tantôt endogènes, tantôt exogènes, ces derniers étant empruntés au monde hindou environnant. Un des problèmes auquel l'analyse se voit confrontée vient justement de ce que les valeurs hiérarchiques afférentes au monde des castes se sont greffées sur des systèmes déjà partiellement asymétriques, générateurs de certaines inégalités de statut. On comprend qu'il soit ardu, dans ce contexte, de démêler ce qui relève d'un côté de l'idéologie hindoue, de l'autre du système tribal. Et peut-être encore plus délicat de dégager l'armature logique propre à cet ensemble de populations. Malgré la complexité du sujet, l'auteur a très largement réussi dans son entreprise. Son analyse de l'alliance chez les Ho et les Santal, les deux groupes « munda » du nord-est de l'Inde qu'il a choisi d'étudier, est très éclairante. L'enquête monographique, précise et documentée, va de pair avec un souci de formalisation théorique tout à fait louable.

Les deux systèmes de parenté étudiés se situent à mi-chemin entre les structures élémentaires et les structures complexes. Chez les Ho, le mariage avec la cousine croisée matrilatérale est interdit, mais celui avec la fille du frère de la mère classificatoire est « bien considéré ». La terminologie possède des traits « iroquois » tangibles, confondant alliés et consanguins, notamment dans la génération immédiatement supérieure à Ego (MB = FZH et FZ = MBW). Les cousins croisés, en revanche, sont assimilés à des frères. Les relations d'alliance sont globalement asymétriques, mais elles ne s'accompagnent pas d'une supériorité des preneurs de femmes sur les donneurs, comme c'est le cas dans l'Inde hindoue : les deux groupes échangistes restent ici sur un pied d'égalité. Chez les Santal, le système de parenté est davantage infléchi dans un sens cognatique. Le mariage est interdit tant que la relation généalogique entre les deux partenaires est connue, ce qui exclut toute possibilité d'alliance avec des cousins croisés. La nomenclature est très proche de celles des populations de langues indo-aryennes de l'Inde du Nord. Quant à l'alliance, il y a symétrie dans les mariages ponctuels et asymétrie dans les relations interclaniques : comme « alliés immédiats » les donneurs de femmes sont supérieurs aux preneurs, comme « alliés généalogiques » ils leur sont inférieurs.

Dans le chapitre intitulé « Exogamie et alliance chez les Hindous », S. Bouez tente de situer la parenté santal et ho dans l'ensemble indien. Là réside, à mon sens, le morceau de choix de l'ouvrage, peut-être son apport le plus novateur. Il s'agit de l'hypergamie. L'auteur prend bien soin de distinguer entre l'hypergamie comme fait de parenté, telle qu'elle existe par exemple chez les Santal, et l'hypergamie qu'il appelle « véritable », telle qu'on la connaît chez les populations hindoues, et qui semble correspondre avant tout à une notion idéologique imprégnée de représentations religieuses. Dans le premier cas, il n'y a généralement pas de différence de statut entre groupe donneur et groupe preneur de femmes avant le mariage : l'asymétrie résulte de l'alliance ; s'il se noue parfois des alliances hypergamiques, c'est seulement « au coup par coup » et non de manière régulière. Dans le cas de l'« hypergamie véritable » au contraire, il y a une différence de statut entre groupe donneur et groupe preneur avant le mariage, et les relations de statut inégal se répètent inexorablement au fil des générations. S. Bouez montre par ailleurs avec beaucoup de pénétration que dans le deuxième cas de figure, l'hypergamie est liée à des déterminations socio-économiques : il y a toujours échange de femmes (ou de biens) contre un statut. Principe qui contredit la disjonction entre statut et pouvoir dans laquelle L. Dumont voit l'un des fondements du système des castes. Cet excursus en milieu hindou conduit l'auteur à développer un autre point qui retiendra l'attention des spécialistes, savoir que « l'univers de parenté, en milieu hindou, détermine, à des degrés variables, un champ de réciprocité qui vient équilibrer la hiérarchie intercastes » (p. 172). Autrement dit : une base minimale de réciprocité interne serait nécessaire pour que le groupe endogame se maintienne et se reproduise.

L'ouvrage, on le voit, déborde largement le monde tribal et se présente comme une réflexion générale sur la parenté en Inde. D'une écriture extrêmement serrée, il apporte de nombreux éléments de réflexion importants et originaux. Certains points cependant ne sont pas assez argumentés. Je pense par exemple au postulat selon lequel on peut dissocier l'alliance préférentielle du mariage des cousins croisés. Ce postulat — qui aurait mérité d'être exposé au début du livre et non à la page 153 — me paraît problématique, de même que l'usage des expressions « échange restreint » et « échange généralisé » appliquées à des faits qui ne relèvent pas a priori des systèmes prescriptifs (ou préférentiels) tels qu'ils sont définis dans la littérature anthropologique courante. Je ne suis, d'autre part, pas entièrement convaincu que les systèmes de parenté des groupes « munda » constituent un type spécifique, distinct du système dravidien et de celui des populations hindoues de l'Inde du Nord (p. 175). De semblables combinaisons d'éléments nord-indiens et « iroquois » existent aussi dans

l'Himalaya et les Chittagong Hills. Il est difficile de ne pas voir dans tous ces systèmes de parenté des ensembles hybrides où des logiques de nature opposée interfèrent.

L'élégance de la typographie et de la présentation facilite la lecture d'un livre parfois aride mais jamais ennuyeux. Il s'agit, répétons-le, d'une contribution importante à l'étude des systèmes de parenté en Asie du Sud. *Réciprocité et hiérarchie* trouvera aussi un public parmi les spécialistes d'autres aires culturelles.

Gérard Toffin
ER 299 du CNRS, Meudon-Bellevue

C. J. FULLER, *Servants of the Goddess. The Priests of a South Indian Temple*. Cambridge-London-New York-New Rochelle-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1984, xxvi + 232 p., append., réf., gloss., index, fig., tabl., pl. (« Cambridge Studies in Social Anthropology » 47).

Le temple dont C. J. Fuller nous propose une étude est dédié principalement à la déesse Mīnākṣī et secondairement à Sundarēśvara son époux, une forme de Śiva. Édifié au cœur de la ville de Madurai, dans le sud de la péninsule indienne, ce complexe religieux est l'un des plus vastes et certainement l'un des plus saisissants de toute l'Inde. Ses hautes tours pyramidales surchargées de figures divines polychromes, ses immenses bassins à gradins, ses longs couloirs où vibronne une foule bigarrée (15 000 à 20 000 pèlerins par jour) provoquent toujours un choc chez le visiteur occidental, à qui apparaissent d'un seul coup les aspects profondément exubérants et foisonnants de la culture hindoue. Le complexe de la Mīnākṣī est à vrai dire bien plus qu'un temple : c'est une ville, un marché, un lieu de flânerie où se côtoient les figures les plus diverses, un pandémonium plein d'allées et venues, bourdonnant de bruits incessants. Pour l'historien européen, ce spectacle rappelle irrésistiblement la vie qui animait les grandes cathédrales de l'Occident médiéval.

Ce n'est certes pas là le premier ouvrage d'anthropologie sociale traitant d'un grand temple hindou. Des travaux récents ont été consacrés à d'autres complexes religieux majeurs de l'Inde, notamment celui de Jagannāth à Puri, en Orissa¹. Sur le temple de la Mīnākṣī lui-même, nous possédions déjà ceux de C. A. Breckenridge et de quelques autres. Mais *Servants of the Goddess* est assurément l'étude la plus complète à ce jour sur le rôle des prêtres desservant un sanctuaire religieux de cette importance, sur leur place à l'intérieur du temple et dans la société globale.

L'ouvrage nous plonge dans le rituel et la vision du monde des *Āgama*, textes pour l'essentiel śivaïtes, pénétrés de concepts et de pratiques śaktiques (tantriques), et qui commandent la vie religieuse de la plupart des grands temples du sud de l'Inde dédiés à Śiva. Les « servants » (tamoul : *paṭṭar*, du sanskrit *bhaṭṭa*) de la déesse, au nombre de cinquante-six sont des Ādiśaiva (ou encore Śivācārya ou Śivabrāhmanes), groupe śivaïte āgamique versés dans l'étude et la récitation de ces textes. Ils assurent le culte quotidien des dieux et célèbrent les cérémonies requises par les fidèles. Ils forment une sous-caste endogame, subdivisée en deux groupes : les Vikkīra Pantiya et les Kulacekara. L'accès au sacerdoce intervient au terme d'une série de trois initiations (*dīkṣā*) successives et d'une

1. Pour un aperçu de ces questions, voir par ex. A. ESCHMANN, H. KULKE & G. C. TRIPATHI, eds., *The Cult of Jagannath and the Regional Tradition of Orissa*, New Delhi, Manchar, 1978.